

Les disparus de Gatti de Gamond

Frédéric Dambreville

Ecrivain, peintre, graveur

Le livre a un titre, et son auteur en mérite un.

Son ouvrage est un monument. Un Mémorial. Le *who is who* d'un internat scolaire cruellement dépeuplé par la SS. Ceux qui devaient disparaître à jamais anonymes sont retrouvés, un par un.

Il y eut un Izieu belge : la rafle de Gatti de Gamond.

L'auteur n'a voulu laisser personne dans l'ombre. Il redonne corps à chacun. C'est une lutte contre l'extermination. De l'antinazisme. Le chef-d'œuvre d'un auteur infiniment fraternel. Frédéric Dambreville.

Il veut tout savoir sur les disparus. Il tend à reconstituer au-delà du souffle le parcours de chacun, interroge tous ceux qui de près ou de loin pourraient lui donner un ultime élément révélateur, recoupe sans cesse ses informations, jusqu'à souvent découvrir au détour d'un témoignage le chaînon manquant d'une destinée.

Flaubert disait « Je voudrais faire un livre sur rien ». C'est Dambreville qui l'a fait. Shoah signifie « anéantissement » et sans cet auteur, les enfants auraient été pour toujours non-existants. Il les sauve du vide. Il est l'auteur de leur vie.

Il les raconte dans une langue juste et imagée. Lisons-le.

La gestapo rate sa rafle dans un couvent à Anderlecht et se venge sur l'internat de Woluwe-St-Pierre. Certes, de même que trois jeunes gens héroïques arrêtent le XXe convoi, il a suffi que trois autres gars sauvent du pire les fillettes de l'avenue Clémenceau près des abattoirs.

Seulement, - alors que l'Ecole rationaliste de Forest qui cachait 40 enfants juifs n'a pas été inquiétée, - l'internat laïque Gatti de Gamond, à l'avant-garde dans l'enseignement pour jeunes filles, ne réussit malheureusement pas à préserver la douzaine de ses protégés israélites. Le fait est que cette institution accueillait en ses murs l'Etat-major de la *Légion belge*, un mouvement de la Résistance, infiltré de mouchards... Le drame eut fatalement lieu la nuit du 12 juin 1943, 10 rue André Fauchille, 1150 Bruxelles. Odile Henri, la directrice et son mari Rémy Ouart, sont embarqués avec « leurs » enfants juifs. Et cela émeut encore

aujourd'hui le locataire du lieu, Frédéric Dambreville. « J'habite sur une scène du crime où ne subsiste aucun indice. »

Graveur, entre autres, il fut interpellé dans son salon par une inscription sur le manteau de la cheminée. Indéchiffrable. Il va apprendre ce qui s'est passé en sa demeure naguère et n'aura de cesse de tenter d'en faire revivre le passé, d'en résoudre le rébus, d'en faire exister les pensionnaires, chaque disparu, voire de rares survivants. Il ne peut vivre dans cet espace que s'il redonne vie à chacun qui y a vécu, aux jeunes êtres partis en fumée. Il ne savait pas au départ que le feu ouvert voulait, en fait, lui dire la vérité...

Et il va aller à la recherche du temps *perdu*, un long cheminement dans un labyrinthe qui se révèle kafkaïen. Son livre s'ouvre sur la description des lieux comme le ferait Balzac et se développe selon une enquête à la Sherlock Holmes, où la moindre trace retrouvée, dans « une traque à rebours », permet un moment de résoudre une énigme, de donner du sens à un mot anodin, de clarifier l'identité d'un être disparu, voire de recomposer la vie de la communauté juive entière durant la guerre. Il fait des inventaires comme Perec. Il émaille son texte de métaphores mémorielles dignes de Proust. Mais s'il dit je dans sa quête infinie, comme « Marcel », qui connaissait tous les personnages de sa France, desquels il finit par révéler la face cachée, Frédéric est contraint de suivre la démarche inverse.

Il arrivera à travers des années d'écriture, de recherche dans les livres et les archives, patiemment, scrupuleusement, avec un respect exceptionnel de la mémoire, à donner pleinement son nom à chacun, même à celui que personne ne voulait reconnaître avoir été dans l'antichambre de la mort, la Caserne Dossin, en enfant en bas âge.

Parmi les enfants dont sont reconstitués au fur et à mesure les probables récits, en voici un qui fut un parmi les plus difficiles à identifier :

Au début du livre, on témoigne d'un bébé sauvé, arraché des bras d'un gestapiste : « Il n'est pas juif » aurait dit la directrice Henri, qui l'aurait remis à une institutrice blonde présente, soi-disant « sa » mère. Et voilà qu'*in fine* se révèle que ce mystérieux « bébé » s'est retrouvé quand même à Malines. De fait, à l'âge de deux ans et demi, il ne connaissait pas son nom, et au *Sammellager*, il y avait bel et bien à cette date sa fiche, mais où n'était inscrit que son prénom, insuffisant pour attester que ce fût bien lui. Durant toute sa vie, C. n'existait pas pour l'administration. Et c'est l'écrivain Dambreville, en chasseur de mémoire, toujours à l'affût du moindre indice, grâce à la quête inlassable auprès d'innombrables personnes interrogées, qui a pu prouver que le

bambin était bien là dans le camp de rassemblement destiné à la mort, et par quel miracle il fut toujours en vie.

« On a retrouvé Charlie » est la dernière phrase du livre, à la présentation duquel place des Martyrs, à la sortie de presse, *il* était présent, - Charlie, resté enfant caché toute sa vie, qui est ainsi un des fils rouges de l'ouvrage vingt fois remis sur le métier.

Car Dambreville n'a eu de cesse de retracer le destin de tous ceux qui étaient présents la nuit de la rafle à l'internat. Après la fermeture définitive de cette institution, comme fidèle à sa dénomination, y restaient *enfermées* des ombres.

Venu de France, où il s'était engagé dans une éducation pilote d'adolescents refoulés en marge de la société, l'auteur s'est lancé dans le sauvetage des enfants dont l'oubli les auraient confirmés rejetés à jamais au ban de l'humanité. Son livre est leur bible.

Adolphe Nysenholc

Frédéric Dambreville, *Les disparus de Gatti de Gamond*, CFC Editions, 786 pages